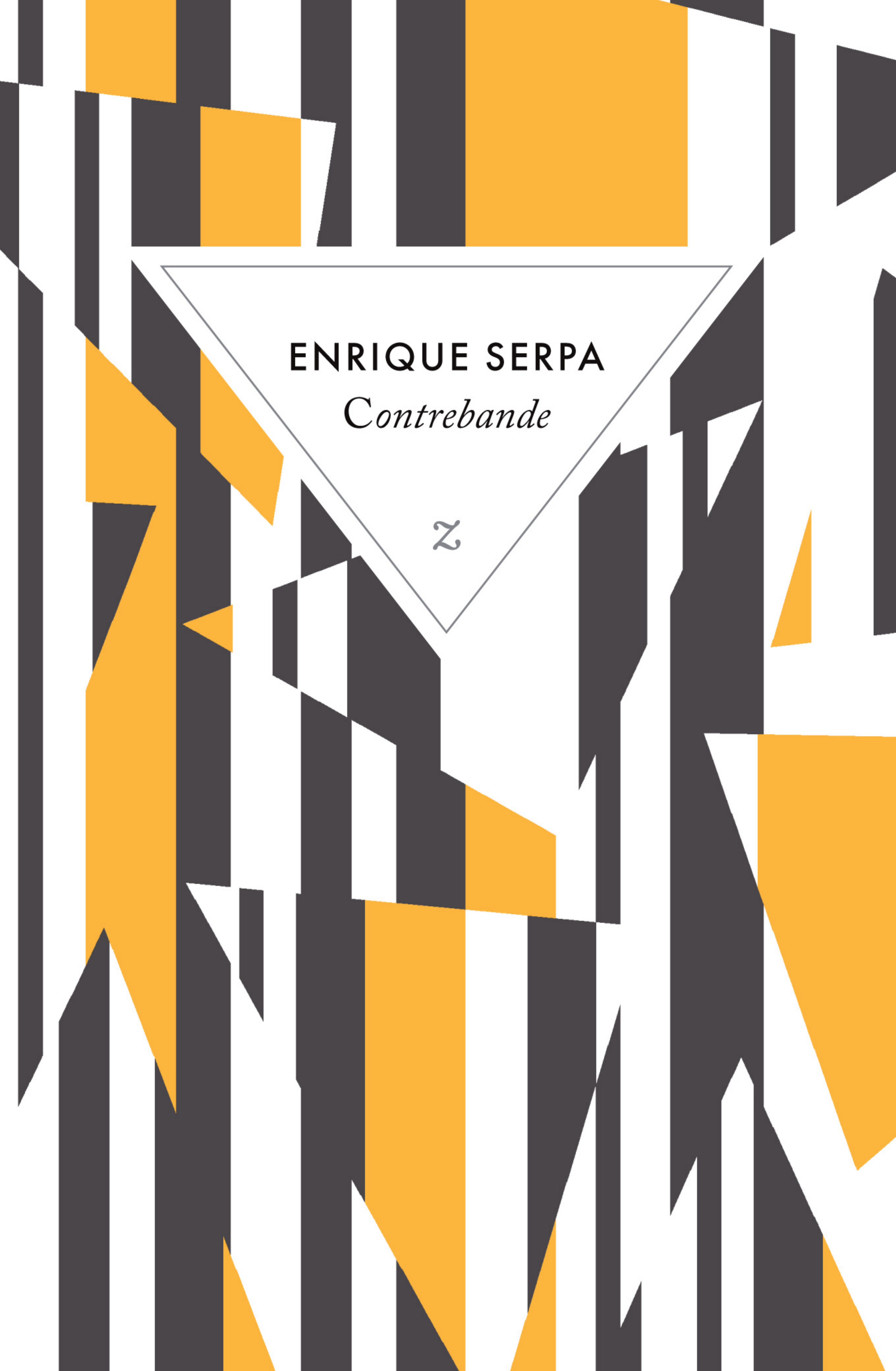




ENRIQUE SERPA

*Contrebande*

Z

« *Contrebande* est un livre rare. On y perçoit des atmosphères colorées, des sensations ambiguës, sinon contradictoires. Chaud, froid, rire, chagrin... : Enrique Serpa met en scène avec amour et sensualité sa ville et ses compatriotes, dans cette tragi-comédie humaine, terriblement humaine. » Martine Laval, *Télérama*.

« *Contrebande* décrit une ville où les misérables vont de bars en lupanars, veulent l'Amérique sans l'obtenir, n'ont pas de quoi nourrir leurs familles et jouent du couteau. » Philippe Lançon, *Libération*

« Quel dommage qu'aucun cinéaste tel que Ford ou Curtiz ne se soit emparé de ce trésor littéraire ! » Anne de Saint-Amand, *Le Figaro magazine*

« Une écriture classique et efficace, de l'alcool, des cigares et une géographie qui convoquent la figure tutélaire de Hemingway. » *Lire*

« Une prose riche, aux dialogues savoureux. » *Le Magazine des Livres*

« Un livre qui se lit d'une traite comme un roman d'aventures. »  
Chloé Brendlé, *Le Matricule des anges*.

« Drôle, torturé, trépidant. » Lize Braat, *La Revue Littéraire*

« Évocation tonitruante, speedée et lyrique du Cuba populaire des années 1920. » *Chronic'Art*

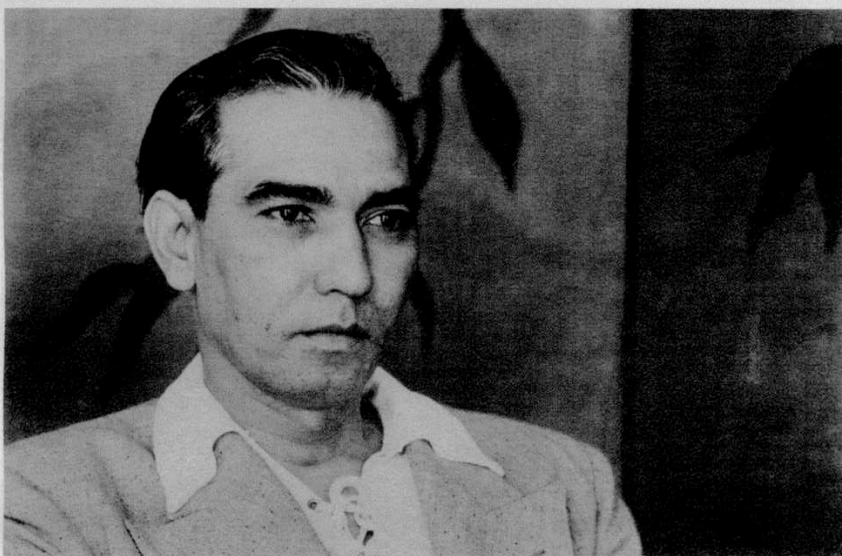
« Un magnifique roman d'atmosphère, émaillé de métaphores d'une somptueuse justesse. »  
*Page*

« La beauté habite ces pages fiévreuses où surgit soudain la "paix infinie" qui descend sur le cœur du contrebandier lorsqu'il se remémore la douceur de sa mère lui racontant l'histoire sainte. »

Françoise Barthélemy, *Le Monde Diplomatique*

Jeudi 8 octobre 2009

## Le sherpa d'Hemingway Dans «Contrebande», entre pêche et bordels, Enrique Serpa raconte La Havane des années 20-30



ENRIQUE SERPA *Contrebande* Traduit de l'espagnol (Cuba) par Claude Fell. Zulma, 330 pp., 20 €.

Il est possible qu'un écrivain cubain secondaire, Enrique Serpa, ait influencé Ernest Hemingway. On sait qu'ils se sont lus, picolèrent ensemble au Floridita de La Havane, que les livres de l'un étaient dans la bibliothèque de l'autre et vice versa. On peut aujourd'hui vérifier, grâce à la traduction du premier roman de Serpa, *Contrebande*, de quelle façon un monde, celui des pêcheurs pauvres et de la contrebande entre Cuba et les États-Unis, devint dans les années 30, pour ces deux hommes du même âge, ce qu'avait été la pêche à la baleine pour Melville : sous l'enveloppe de récits réalistes, un résumé de la condition humaine.

En 1938, quand *Contrebande* est publié, Enrique Serpa a 38 ans. Né à La Havane dans un milieu populaire, il a fait dès l'enfance toutes sortes de boulots : cordonnier, typographe, coursier en teinturerie, peseur de canne à sucre en usine. La capitale cubaine est alors un attrape-mouche et une centrifugeuse brutale pour les émigrants de toutes sortes : Espagnols, Chinois, Japonais, Européens de l'Est. *Contrebande* décrit cette ville où les misérables vont de bars en lupanars, veulent l'Amérique sans l'obtenir, n'ont pas de quoi nourrir leurs familles et jouent du couteau. Certains sont arrivés « dans des caisses de morue », d'autres ont connu le baigne. La plupart ont « d'après ricanements, ricanements d'hommes habituellement sombres à qui la pauvreté n'avait pas appris à rire ». Tout est envahi par une mer à la puissance non généreuse, les mots des pauvres, du sexe avide et sans joie.

**Mérou.** A 20 ans, Serpa entre dans le cercle du premier des anthropologues de la culture afro-cubaine : Fernando Ortiz. Il devient membre d'un groupe d'avant-garde, les « minoristes », et publie un recueil de poèmes, *le Miel des heures*. Mais personne, à Cuba, ne vit de littérature. Il sera journa-

liste jusqu'à la fin de sa vie. Les descriptions de la pêche, de la vieille Havane, de l'anse portuaire, des bars et des femmes de nuit révèlent quel reporter il fut. Certaines scènes semblent datées de la veille, tant le temps, dans l'île, a faussé compagnie à l'avenir et à la raison. Ainsi, sur le Paseo du Prado, cette « foule bruyante, facilement canalisée par la police, traversant la rue pour se rendre sur le Malecón, à la recherche d'un air frais venu de la mer » et probablement d'une chose qu'elle ne trouvera pas.

Le narrateur possède une goélette, la *Buena Ventura*. C'est un homme jeune, mal dans sa peau, d'une lucidité antipathique et aveuglément frustré, « un homme qui osait à peine s'avouer cette frustration dans l'intimité de sa propre conscience et qui, soudain, se détestait lui-même sans cesser de se débattre comme un calmar dans son encre, dans sa rancœur et son mépris de lui-même ». Le roman débute par une pêche au mérou qui ne rapporte rien et finit sur une livraison, à des Américains à

**«Son intrépidité et un rostre d'espadon, taillé en forme de poignard et violemment plongé dans les cœurs d'autres hommes, lui avaient à deux reprises ouvert les portes de la prison.»**

l'aube, d'une cargaison de rhum. Un marin est assassiné et un autre, qui a tué sa femme à coups de couteau, s'éloigne sur le yacht yankee pour échapper à la justice. Le capitaine du bateau, Requín, « semblait avoir été taillé dans un bloc de cuivre pour incarner l'image du laisser-aller [...]. Son intrépidité et un rostre d'espadon, taillé en forme de poignard et violemment plongé dans les cœurs d'autres hommes, lui avaient à deux reprises ouvert les portes de la prison ». Le roman alterne trois genres de séquences : descriptions réalistes, récit d'aventure, monologues intérieurs du narrateur dont la conscience perturbée, oscillant entre nausée et exaltation alcoolique, tamise tout. ●●●

Enrique Serpa (1900-1966). Cliché non daté. PHOTO CLARA SERPA

●●● Dès le début, il dit ceci : « Plus tard, j'ai su qu'un autre écrivain venait souvent pêcher l'espadon, en été, dans les eaux cubaines. Il s'appelait Hemingway, Ernest Hemingway. Je me sentis donc obligé de posséder [...] une de ses œuvres. Je parcourus en vain toutes les librairies de La Havane. Et je dus finalement me contenter de deux photos de lui, publiées dans un journal. J'en collai une, la plus grande, dans ma cabine. Et, quand quelqu'un s'enquerra de ce visage large et souriant de Nord-Américain débordant de santé, je précisais que c'était celui d'un millionnaire de mes amis. »

Serpa admirait Hemingway, qui lui aurait fait un jour ce compliment de comptoir exagéré : « Tu as écrit l'un des meilleurs romans d'Amérique latine. Pourquoi n'arrêtes-tu pas le journalisme ? » Il est possible que l'Américain ait lu dans *Contrebande* un reflet de ses obsessions. Le roman se trouve dans sa bibliothèque de la Finca Vigía, la maison de la banlieue de La Havane où il vécut de 1939 à 1960. Il est dédié : « A E.H. Avec admiration et amitié. Enrique Serpa. »

Serpa a écrit le texte cinq ans avant sa publication, en 1933. C'est l'époque où Hemingway, installé à Key West, devient un personnage et commence à pêcher au gros en eaux cubaines, testant la virilité de ses amis lors de ses équipées. Il publie en 1933-1934, dans le magazine *Esquire*, plusieurs articles sur le sujet. Il les recycle dans des nouvelles. L'une d'elle, *Sur l'eau bleue*, pose la question : « A la chasse, vous savez toujours ce que vous cherchez et le maximum que vous puissiez trouver, c'est un éléphant. Mais qui peut savoir ce qui va se prendre à votre hameçon quand vous le laissez dériver à une profondeur de cent cinquante brasses dans le Gulf Stream ? » La réponse sera donnée en 1952 dans *le Vieil Homme et la mer*. Or, l'histoire du vieux Santiago, pêcheur pauvre qui finit par attraper un énorme espadon que les requins dévorent, ressemble à une nouvelle écrite par Serpa en 1934, l'*Espadon*.

**Colifichet.** Deux nouvelles d'Hemingway sont également réinjectées dans *En avoir ou pas*, l'un de ses romans les plus bancals, publié en 1937. Or, l'histoire d'Harry Morgan est jumelle de celle de *Contrebande* – mais d'un point de vue américain. La différence est qu'Harry Morgan en meurt, tandis que le Cubain s'en sort. Mais la ligne de fond est la même : dans un monde où tout se trafique, hommes et marchandises, des êtres durs tentent de survivre. Ils ont conscience, nette chez Morgan, tourbillonnante chez l'autre, du désastre qui un jour ou l'autre les achèvera.

La comparaison s'arrête là. Si Serpa utilise comme Hemingway le monologue intérieur et les dialogues, ses hommes parlent « à la cubaine » : de manière répétitive et sans fin. Les pires actions n'existent que par leurs récits et commentaires rétrospectifs. On est loin des dialogues muets et des descriptions d'Hemingway, vierges de tout colifichet. Chez lui, chaque mot semble un acte. Chez Serpa, cent mots enveloppent le fantôme de l'acte. Ses phrases saturées de comparaisons, comme au beau temps du symbolisme, rappellent des grottes fin de siècle ornées de coquillages. Plus tard, il écrit d'autres nouvelles, des livres de reportage et un second roman, *le Piège*. De 1952 à 1959, sous le régime de Batista, il fut attaché de presse à l'ambassade de Cuba en France. Il revint dans l'île après la révolution castriste et mourut en 1968, relativement oublié.

PHILIPPE LANÇON

# Télérama

telerama.fr

26 septembre - 2 octobre 2009

## ROMAN ENRIQUE SERPA CONTREBANDE



Qui est-il, celui-là même qui se raconte ? Il se dit « *hypocrite, timide, vaniteux* ». Il l'est. Il ajoute – et là est tout le miel de ce livre plein d'ambivalence : « *Que suis-je d'autre qu'un produit frauduleux parmi tous ces hommes véritables ?* » Plongée immédiate dans *Contrebande*, roman d'aventures, du questionnement existentiel, digne tant de Jack London que de Hemingway, et signé Enrique Serpa (1900-1968).

■ **Années 20 à La Havane.** Le poisson se fait rare. Les marins et leurs familles crient famine. Le narrateur, propriétaire de la goélette *La Buena Ventura*, reste amarré à ses regrets. Un tantinet pleutre mais superbement attachant, il se lamente, vomit ses semblables et leurs passions sordides – mauvais alcools, jeux d'argent, prostituées usées. Il traîne son désarroi, nous offre des pages effervescentes sur un port à l'agonie, sur ces hommes et ces femmes à la dérive, épaves parmi les bateaux à quais. Il se laisse emporter dans des rêves de fortune par un capitaine âpre au métier, appelé Requin. Bientôt, le patron de *La Buena Ventura* vendra son âme au diable, à ce Requin des bas-fonds, pour le meilleur et le pire.

Écrit en 1938 et pour la première fois traduit en français, *Contrebande* est un livre rare. On y perçoit des atmosphères colorées, des sensations ambiguës, sinon contradictoires. Chaud, froid, rire, chagrin... : Enrique Serpa met en scène avec amour et sensualité sa ville et ses compatriotes, dans cette tragi-comédie humaine, terriblement humaine.

MARTINE LAVAL

Traduit de l'espagnol (Cuba) par Claude Fell, éd. Zulma, 330 p., 20 €.

# LE FIGARO MAGAZINE

19 septembre 2009

## Cuba libre

Quel dommage qu'aucun cinéaste tel que Ford ou Curtiz ne se soit emparé de ce trésor littéraire ! Publié en 1938, *Contrebande* \* est un roman viril et enivrant, aujourd'hui tiré des eaux



D.R.

de l'oubli grâce à une excellente traduction française. Dans la Cuba des années 20, la pêche ne nourrit plus son homme, alors nécessité fait loi. L'Amiral, neurasthénique propriétaire de la goélette *La Buena Ventura*, se laisse convaincre par Requin, son fascinant capitaine, de se lancer dans la contrebande de rhum. L'équipage laisse derrière lui La Havane, ses cabarets, ses crimes et l'indigence qui mènera plus tard l'île à la révolte. A bord, il y a la peur, la dureté des hommes et de la mer, la vulnérabilité aussi. Enrique Serpa aurait dû écouter le conseil d'Hemingway et écrire davantage.

ANNE DE SAINT-AMAND

\* Zulma, 327 p., 20 €. Traduit de l'espagnol (Cuba) par Claude Fell.

Avril 2010

## A Cuba avant Fidel Castro

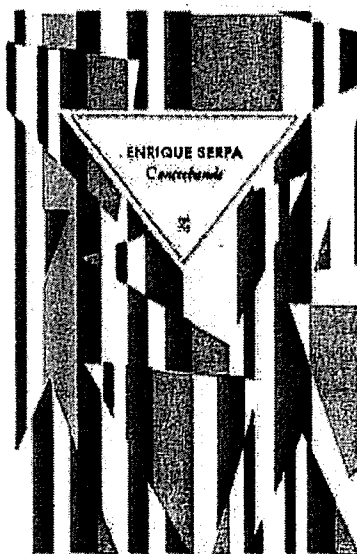
Contrebande  
d'Enrique Serpa

Traduit de l'espagnol (Cuba)  
par Claude Fell et présenté  
par Eduardo Manet,  
Zulma, Paris, 2009,  
327 pages, 20 euros.

**Q**UEL CHOC de découvrir ce formidable roman de l'écrivain Enrique Serpa (La Havane, 1900-1968), un classique de la littérature cubaine publié en 1938 et traduit pour la première fois en français. Il livre un tableau accablant de ce que fut Cuba en ce début de XX<sup>e</sup> siècle. Mais sa richesse tient à ce que, au-delà de la question sociale, il plonge dans l'âme humaine, à travers plusieurs personnages, dont le très complexe narrateur, armateur de son état. Celui que son entourage surnomme par moquerie l'«Amiral», ou le «Dandy des mers», est un homme soucieux d'élégance, mais toujours mal dans sa peau, en proie au doute et au mépris de lui-même, en quête de marques de reconnaissance, que ce soit de la part des marins-pêcheurs ou des prostituées en compagnie desquelles il ruine sa santé.

Comparant ses pensées à des «reptiles aveugles», il reconnaît que rien ne l'intéresse vraiment. «*Je me trouvais intérieurement vidé, le cerveau embrumé, incapable d'un effort soutenu, à la dérive comme un navire sans gouvernail.*» Ayant hérité de son père trois bateaux de pêche, il a renoncé à son poste de chimiste à l'American Sugar Company pour partager le sort de l'équipage de *La Buena Ventura*, une goélette jadis bateau de plaisance et qui désormais se consacre à la pêche.

Mais quel travailleur peut à l'époque vivre de cette ressource ? L'offre dépasse la demande, à cause notamment des «*chinetoques*» installés sur la côte, sans famille, prêts à casser les prix du poisson. A cause aussi de «*ces fumiers de bateaux frigorifiques américains*» qui bradent les cargaisons



de mérou et de pagre. «*Les Américains sont ici comme chez eux et nous plument comme des pigeons*», estime Pablo Alonso, l'un de ces marins dont «*les gosses vont cul nu et crèvent de faim*». Même misère à l'intérieur des terres, comme dans le hameau Boca de Jaruro, «*un cloaque qui abritait des hommes, des femmes et des enfants décharnés, faméliques, à la peau granuleuse et à l'esprit pétrifié*».

Comment faire face aux besoins vitaux, aux injustices d'une société où paradent anciens et nouveaux riches, face à l'inertie d'un gouvernement oublieux de ses promesses dès que les élections sont passées ? Par l'organisation des travailleurs. Et la grève. Excellent connaisseur du terrain, Serpa nous présente toute la gamme des opinions, depuis la résignation du vieux Martín jusqu'à l'engagement passionné de Pepe le Catalan, qui préfère aux discours des anarcho-syndicalistes venus d'Espagne l'action des communistes.

Suivre ces derniers ? «*Ça pourrait pas être pire, malgré leurs idées bizarres*», pense-t-il. Mais tous ne rêvent pas de révolution. Et en premier lieu «Requin», autrement dit le patron de *La Buena Ventura*. Ce repris de justice a l'idée de recourir à la contrebande d'alcool vers les Etats-Unis, projet autour duquel tournent toutes les péripéties traversées. Les étranges rapports heurtés que l'auteur creuse avec une précision hallucinante. Celle-là même qu'il emploie pour dire la splendeur de la nature : «*Le couchant était rouge et soyeux comme les ouïes des poissons-scies et, par endroits, comme le ventre d'une conque de nacre.*» La beauté habite ces pages fiévreuses où surgit soudain la «*paix infinie*» qui descend sur le cœur du contrebandier lorsqu'il se remémore la douceur de sa mère lui racontant l'histoire sainte.

FRANÇOISE BARTHÉLEMY.

# LIRE:

Septembre 2009



## **Contrebande**

par **Enrique Serpa - Zulma**

L'armateur lettré, idéaliste et un brin pétiochard, de la Buena Ventura, et son second, le Requin, un homme rude et pragmatique ayant surtout fréquenté l'école de la débrouille et les bas-fonds de La Havane, se lancent dans le trafic d'alcool en direction des Etats-Unis dans l'espoir de faire vite fortune. L'exploration des âmes bannies, l'indolence et la moiteur des nuits cubaines rappellent celles du Caire d'Albert Cossery. L'élaboration du coup et les différentes combines pour filouter les gardes-côtes et les administrations douanières ne sont pas sans évoquer Henry de Monfreid. Une écriture classique et efficace, de l'alcool, des cigares et une géographie qui convoquent la figure tutélaire de Hemingway. (Traduit de l'espagnol [Cuba] par Claude Fell, 336 p., 20 €)

Henri, Virgin Megastore Louvre/Paris  
Annabelle, Virgin Megastore Champs-Élysées/Paris

## C'est la faute au mérrou

Paru en 1938, le chef-d'œuvre d'Enrique Serpa est enfin traduit.

Enrique Serpa avait jusqu'ici mystérieusement échappé aux mailles étroites de l'édition française. « Serpa était un journaliste en vogue à l'époque où le métier de poète, d'auteur dramatique ou de romancier n'était pas considéré comme une "véritable profession" à Cuba », explique son compatriote, l'écrivain Eduardo Manet, en préface à la première œuvre de Serpa (né à La Havane en 1900) traduite dans nos contrées. Une merveille de noirceur dont nous devons l'importation aux éditions Zulma.

« Vous êtes le meilleur romancier d'Amérique latine, et vous devez tout abandonner pour écrire des romans », avait intimé Ernest Hemingway à Enrique Serpa. Celui-ci avait sans doute impressionné le maître américain avec ce *Contrebande* qui nous parvient enfin, son coup d'essai romanesque paru à La Havane en 1938.

Afin de satisfaire aux prescriptions d'un médecin qui, « à grand renfort d'air marin, de cacodylate et de strychnine », rêvait de restaurer ses nerfs corrodés par dix années « de rhum et de lupanar », le dépressif héros de Serpa a trouvé une

excellente activité. A bord de *La Buena Aventura*, goélette à l'élégante silhouette dont il est le propriétaire, celui que l'on a surnommé « l'Amiral » se livre à la pêche au mérrou. Ce qui lui permet tant bien que mal à tenir à l'écart sa mélancolie et ses élans suicidaires.

Mais voilà que le mérrou commence à se faire plutôt rare dans les eaux locales, que l'appel du rhum et du lupanar reprend l'armateur, dandy désabusé qui dit être friand de littérature, « quoique sans excès », et se dépeint comme hypocrite, timide et vaniteux. Avec l'aide de Requin, le patron de *La Buena Aventura* qui a tâté de tout dans sa vie, et du second, le fruste Pepe Martel, il va accepter d'entreprendre une nouvelle aventure. Se lancer dans la contrebande pour espérer gagner facilement des milliers de pesos en transportant une cargaison de rhum. Mais les choses ne seront pas si simples...

Disparu en 1968, Enrique Serpa était manifestement très doué pour les ambiances troubles, les dérives alcoolisées et les personnages prisonniers de leurs



Enrique Serpa

démonstrations intérieures. Espérons pouvoir prendre rapidement connaissance du reste d'une œuvre qui s'annonce pour le moins singulière. A.F.

★★ *Contrebande (Contrabando)* par Enrique Serpa, traduit de l'espagnol (Cuba) par Claude Fell, 336 p., Zulma, 20 €

# Le magazine des Livres

Mensuel - octobre 2009

tivité si peu lucrative que ses hommes ont à peine de quoi survivre. Sur les conseils du capitaine de bord, Requin, il se décide, sur un coup de tête, à faire de la contrebande d'alcool. Mais tandis que Requin a déjà une certaine expérience en la matière, le propriétaire commence à se poser mille questions et cède à la panique. En effet, si l'équipage est certain de gagner nettement plus d'argent en vendant du rhum plutôt que du mérou, l'aventure est risquée : aux États-Unis la prohibition est de rigueur... *Contrebande* est le premier roman du Cubain Enrique Serpa, publié en 1938 et jusqu'alors inédit en France. Véritable roman d'aventure maritime, il renferme tous les ingrédients du genre : le héros charismatique, l'équipage courageux, les péripéties, la quête d'un trésor promis... Requin figure le héros de cette aventure tandis que le propriétaire est son double négatif. Le premier est un loup de mer, solitaire, qui a été brigand, criminel et contrebandier à ses heures, juste pour la gloire, le second n'est qu'un propriétaire de bateau, après avoir été ingénieur chimiste. Il n'a pas le goût du risque, ne mène pas une existence trépidante... Aussi, devenir contrebandier est une gageure.

Le roman met donc en scène deux personnages antithétiques. On n'aura que le point de vue du narrateur/armateur. La rivalité est palpable entre les deux hommes. L'armateur éprouve à la fois haine et fascination à l'égard de Requin qui ne craint aucun danger et surtout pense sans cesse au bien-être de son équipage qui crève la faim. Le propriétaire de *La Buena Vista*, au contraire, pense essentiellement aux risques qu'il prend en faisant de la contrebande.

Requin ne tarde pas à convaincre ses hommes de le suivre dans l'aventure puisque tous sont armés de courage et désireux d'obtenir des revenus attrayants. On assiste ainsi à des tranches de vie à bord, des échanges virils où l'honneur est la qualité par excel-

lence. Ainsi quand l'un d'entre eux, un certain Pepe Martel, découvre que sa femme l'a trompé, encouragé par Requin, il n'hésite pas à se faire justice lui-même. L'armateur, de son côté, craint de ne pas se montrer à la hauteur, d'être perçu par les autres comme un être timoré. D'ailleurs, depuis sa décision de faire de la contrebande, la moindre activité fait jaillir des peurs inexplicables. Une rencontre avec une prostituée lui fait soudain craindre qu'elle ait la syphilis et qu'il ait lui-même contracté la maladie : « Cette pensée me plonge brusquement dans l'affolement et la consternation. Une violente crispation me mordit les chairs, je laissai retomber ma tête, abruti d'horreur et de peur. La syphilis. La syphilis. La syphilis. » La sexualité n'est plus source de plaisir mais de dégoût. Il se découvre autre. L'aventure de la contrebande révèle ses tares. Il n'est qu'un couard, libidineux, lâche... Pourtant, peu à peu, malgré un sentiment de terreur qui ne l'abandonne guère, l'armateur échafaude de nouveaux projets, avide de gloire et d'argent facile. Mais il ne sera jamais le héros qu'il espère devenir, pas un instant il ne se montre à la hauteur de ses prétentions. Dans une prose riche, aux dialogues savoureux, Enrique Serpa décrit à la fois un personnage en quête d'identité – qui évoque ses angoisses recourant aux métaphores marines – et une aventure maritime dans la ligne lignée de Stevenson et Conrad.

A.-S. Demonchy

**CONTREBANDE**, Enrique Serpa, traduit de l'espagnol (Cuba) par Claude Fell, Éditions Zulma, 336 p., 20 €



## DÉPART POUR L'AVENTURE !

**C**uba dans les années 1930, le propriétaire de la goélette *La Buena Vista* se désole : la pêche est une acti-

# LE MATRICULE DES ANGES

Mensuel - Juillet-Août 2009

## En eaux troubles

Un classique des lettres

cubaines, signé

Enrique Serpa, sur fond

de goélette, de contrebande,

et de fraude fictive.

Dans les malles de l'Histoire, on retrouve de vieilles fripes ; on en sort aussi parfois de petits trésors. Le premier roman du Cubain Enrique Serpa, qui parut en 1938, et qui vient seulement d'être traduit en France, fait indubitablement partie de ceux-là. En arrière-plan de ce faux-vrai livre d'aventures, l'atmosphère des années 20 dans les eaux des mers du Sud et entre les frontières d'un triangle devenu mythique : Cuba - La Havane, le Mexique, les États-Unis de la Prohibition (l'Amérique du puritanisme et du grand banditisme – Al Capone, quelque part dans Chicago, est encore en train de courir, à l'époque). Au premier plan, un armateur mélancolique et pusillanime, dont l'équipage est en fait dirigé par un capitaine, Requin, et qui passe du commerce de la pêche à celui de la contrebande d'alcool. Ou comment un armateur, auquel un docteur a conseillé de prendre la mer et le large pour soigner sa neurasthénie (due, cela va sans dire, aux femmes et à l'alcool), se prend surtout à rêver d'un glorieux trafic. Tout le roman, à la première personne, raconte ce passage. Voilà pour l'histoire de ce livre qui se lit d'une traite comme un roman d'aventures, et dont le principal attrait est de camper des personnages très présents, grâce à des dialogues vifs, cruels et/ou drôles, qu'il s'agisse du bras de fer verbal du capitaine et du héros armateur dans un bar, le rusé capitaine parvenant à convaincre l'autre de changer de commerce (l'autre louchoyant et feignant, en vain, de ne pas comprendre, et parlant d'éponges et s'indignant, mais envieux au fond de cet homme *véritable*), ou du récit par le second de la goélette de la découverte que sa femme le trompait. Sans oublier le « dialogue » intérieur de l'armateur,

qui à travers l'eau trouble de sa mauvaise foi, voit parfois clair (le passage où il se décrit à lui-même son état au lendemain d'une cuite, quand on « lâche les amarres de soi » dans un voyage fictif et une « sorte d'onanisme interne », est superbe).

Ceci posé, il nous faut émettre deux réserves. D'abord, c'est un roman parfois trop bien léché, qui, notamment dans ses descriptions, fait penser à une aquarelle avec ses juxtapositions de verbes à l'imparfait et d'instantanés : la scène se fige, comme une photographie que l'on a prise de circonstance. Malgré la beauté de certaines « touches » (citons « *le fragment de mer calme et sale, d'un vert éteint, qui se déployait comme une pupille chassieuse* »), le tableau ne prend pas tout à fait. Ensuite, il n'évite pas quelques clichés : les femmes qui mangent l'argent des hommes, ou qui sont repoussantes par la sexualité qu'elles déballet même dans la misère, c'est une histoire au long cours que tout « roman de marins » amplifie et répète à son tour. Mais le véritable charme de ce roman tient justement au fait qu'il n'est pas vraiment un roman de marins : l'armateur est conscient de sa lâcheté, et de ce qu'il joue l'aventurier – son imagination est tout aussi frauduleuse que son trafic. La mécanique romanesque est en marche : le petit compteur intérieur se met à faire des tours et à se créer des mythes. Exemple à cet égard est la fin, où l'on voit que Requin tire toutes les ficelles, et que l'armateur est le jouet d'une histoire fictive et rêvée dont il serait le héros. Exemple surtout l'entrée en matière : « *La goélette s'appelait La Buena Ventura. Prononcé sur la terre ferme ce nom eût peut-être été dépourvu de sens ; en mer, vivier de toutes les superstitions, il prenait en revanche la valeur d'une prédiction salutaire.* » La goélette, la bien nommée, et dont la croupe fait rêver les marins. Autant dire qu'elle est, dans *Contrebande*, la forme d'une vie en même temps que celle d'un fantasme. Comme un nuage qu'on redécouvre.

Chloé Brendlé

CONTREBANDE D'ENRIQUE SERPA

Traduit de l'espagnol (Cuba) par Claude Feli  
Zulma, 327 pages, 20 € (en librairie le 20 août)

# LA REVUE LITTÉRAIRE

mensuel - octobre 2009

*Enrique Serpa, Contrebande, traduit de l'espagnol (Cuba) par Claude Fell, présenté par Eduardo Manet, Zulma, 328 pages, 20 euros*

« Le soir, aussi serein qu'une anse abritée, voguait lentement vers l'horizon. Le soleil, très bas, ressemblait au flotteur ensanglanté d'une palangre – une grande palangre faite pour capter les regards –, tandis que la lune pointait au fond de la baie comme une bouée au milieu d'une forêt de mâts. Le couchant était rouge et soyeux comme les ouïes des poissons-scies et, par endroits, comme le ventre d'une conque de nacre. » Soit : coucher de soleil à La Havane, vu par un armateur de bateaux de pêche. C'est dans cette langue fleurie d'insolites métaphores marines et piscicoles que l'Amiral, le narrateur de *Contrebande*, conduit le récit d'une trépidante aventure, semée de vieux rades et de lendemains de cuite, menée à bord de la *Buena Ventura* justement, une goélette à fière allure héritée de son père, fleuron de ses maigres biens.

Selon le principe psychologique du « moins on en fait, plus on en raconte », et d'autant plus que, régulièrement pris de boisson, de crises d'angoisse ou de bouffées lyriques, il se livre à de longs monologues, l'Amiral développe un champ sémantique assez technique et exclusif (en première place les poissons, en deuxième la topographie côtière, en troisième les paysages maritimes) qu'il utilise de façon plutôt excentrique (juxtaposition des métaphores, décalage par rapport à l'action). Si cette pratique stylistique, un brin systématique, déroute d'abord, agace même un peu, elle permet finalement à Enrique Serpa de camper adroitement un personnage neurasthénique et velléitaire, dépravé et hypocondriaque, bon enfant et orgueilleux, définitivement lâche et fugitivement lucide – avant tout comique. Il le complète par son double antinomique, le capitaine Requin, aussi taiseux que volontaire, méprisant et cruel, pour lequel l'Amiral nourrit une fascination jalouse, et dont la figure tutélaire irrigue tout le roman : non seulement le requin occupe une place de choix parmi les nombreux poissons sollicités pour décrire tel ou tel mauvais tour du destin, mais l'Amiral confesse même en avoir plusieurs spécimens naturalisés sur les murs de sa maison, comme si ces trophées pouvaient régler la rivalité qu'il entretient avec son capitaine.

C'est d'ailleurs sur la provocation habilement conduite de Requin, qu'il se doit par amour-propre de relever, que l'Amiral abandonne l'infructueuse pêche au mérou pour saisir l'opportunité que lui offre la prohibition aux États-Unis : vendre au large des côtes américaines des centaines de bonbonnes de rhum, emportant à cet effet à son bord de dangereux anciens forçats borgnes et glissants comme l'anguille... On est bien ici dans un roman d'aventure, peuplé de semi-pirates et de femmes de peu, mais avec un accent naturaliste et sombre, distribuant ici ou là des sentences maritimes révolutionnaires : « les poissons volants n'ont jamais aucune chance dans la gueule de l'espadon », « on peut préférer la sardine dans la main que le marlin dans l'eau », ou encore « le monde est comme un bateau où la cargaison est mal arrimée et tombe tout d'un côté. Les riches d'un côté, profitant de tout ce qui est bon [...], et de l'autre les pauvres, avec leur fringale et leurs poux. Un bateau mal lesté, pas vrai ? Mais il gîte de plus en plus et un jour ou l'autre ou bien il coule, ou bien on répartit mieux la cargaison. » Publié en 1938 à Cuba et inédit en français, *Contrebande*, c'est Ignatius J. Reilly qui aurait lu trop de Stevenson ; c'est drôle, torturé, trépidant.

Lize Braat

# CHRONIC'ART

Septembre 2009



**Enrique Serpa**  
*Contrebande*  
Zulma

---

Le naturaliste cubain Enrique Serpa est bien moins connu chez nous que son contemporain Alejo Carpentier, et pour cause : ce *Contrebande* légendaire en son pays et littérairement remarquable n'avait jamais été traduit. Evocation tonitruante, speedée et lyrique du Cuba populaire des années 1920, cette chronique mettant dos à dos un pêcheur atrabilaire et un requin castagneur de son équipage vaut pourtant surtout pour les farouches voyages intérieurs de son narrateur, tout près de Virginia Woolf. *O.L.*

# PAGE

Septembre 2009

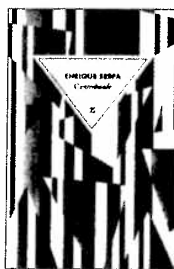
## Dans les bas-fonds de La Havane



Il aura fallu patienter plus de soixante-dix ans avant que ce classique de la littérature cubaine fasse l'objet d'une traduction française. Le résultat est à la hauteur de l'attente.

Par DAMIEN ROGRIGUEZ, Librairie Georges, Talence

DÈS LES PREMIÈRES PAGES, *Contrebande* s'impose tout d'abord comme un magnifique roman d'atmosphère, émaillé de métaphores d'une somptueuse justesse, et servi par une prose naturaliste qui jongle avec les genres romanesques pour mieux s'en affranchir. Serpa transpose littéralement son lecteur dans les bas-fonds de La Havane, au cœur de cette misère cubaine des années 1930, une île grisée par les vapeurs de rhum, les volutes des cigares et le parfum lourd des prostituées. Il esquisse avec subtilité cet univers opaque et sulfureux où l'aventure semble encore possible mais où chacun doit cependant lutter pour subsister au quotidien. Car si la fièvre révolutionnaire n'a pas encore embrasé l'île, le grondement populaire ne cesse de s'amplifier, en particulier chez les pêcheurs, qui doivent faire face à un effondrement progressif mais inexorable du cours du poisson. La prohibition américaine offrant des perspectives plus lucratives, le narrateur décide d'utiliser l'une de ses goélettes pour acheminer illégalement une cargaison de rhum, périlleuse opération dont les préparatifs et l'accomplissement constitueront la toile de fond narrative. Mais notre armateur s'improvise contrebandier sans réellement en avoir l'étoffe : lâche, couard, hypocrite et mythomane, ce dernier vit dans l'ombre de Requin, son capitaine de bord - un baroudeur, pirate à ses heures, mais homme d'honneur avant tout - respecté et vénéré par la totalité de l'équipage. Entre les deux hommes se noue dès lors une relation de rivalité complexe, teintée de jalousie compulsive et d'indifférence condescendante, dont Serpa imprègne chaque page pour la plus grande jubilation du lecteur. Stylistiquement à mi-chemin entre Conrad et Stevenson, *Contrebande* élabore un univers narratif magnétique qui vagabonde des comptoirs poissonniers de La Havane aux étendues océanes, entre récit d'aventure aux accents initiatiques et roman socio-historique ; une très belle alchimie littéraire dont l'intensité ne saurait laisser indifférent.



**Enrique Serpa**  
**Contrebande**  
Traduit de l'espagnol  
(Cuba) par Claude Fell  
ZULMA, 327 p., 20 €

SOUTENU PAR LE CNL

### LU ET CONSEILLE PAR

**Y. Granjon**  
Lib. Sauramps, Montpellier  
**D. Paschal**  
Lib. Prado Paradis, Marseille  
**J.-F. Delapré**  
Lib. Saint Christophe,  
Lesneven  
**A. Muller**  
Lib. Doucet, Le Mans